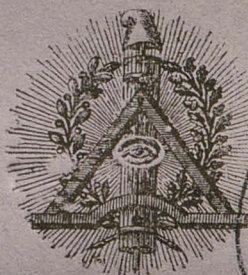


Cote 582

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LES BUSTES,
O U
ARLEQUIN SCULPTEUR,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES ;

Représentée , pour la première fois , à Paris ,
sur le théâtre des Variétés , au Palais de l'Egalité ,
le 17 ventose , troisième année républicaine.

Par les Citoyens VILLER et ARMAND-GOUFFÉ, Auteurs
de *Cange* qui se joue au même théâtre.

-
- » On ne voudra plus d'un portrait,
» Dont le féroce caractère
» A chaque instant rappelleroit
» La mort d'un époux ou d'un père.
-

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Prix , 30 sous.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire , au magasin des pièces
de théâtre , rue des Arts.

L'AN TROISIÈME.

PERSONNAGES.

	Les Citoyens.
ARLEQUIN, sculpteur.	Frédéric.
GILLES, sculpteur.	Rafille.
CASSANDRE, journaliste.	Duforet.
COLOMBINE, sa fille.	La cit. Julie Pariset.
UN CITOYEN.	Dubreuil.
CITOYENS.	

La scène est à Paris dans une place publique.

Nous soussignés, déclarons avoir cédé au Citoyen BARBA, le droit exclusif d'imprimer et vendre *les Bustes, ou Arlequin Sculpteur*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, dont nous sommes auteurs, et nous être réservé celui de représentation dans tous les Départemens de la République.

Signés, ARMAND-GOUFFÉ, N. VILLER.

LES BUSTES,

O U

ARLEQUIN SCULPTEUR.

Le théâtre représente à droite, la boutique d'Arlequin, à l'enseigne de l'Immortalité : on y voit, dès qu'il l'ouvre, les bustes de Rousseau, Voltaire, Franklin et autres. A gauche, celle de Gilles, à l'enseigne de la Circonstance ; on y voit les bustes de Marat et Challier ; quelques-uns ont des couronnes : au milieu est la maison de Cassandre, avec une fenêtre à jalousie.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLOMBINE.

IL fait grand jour !.... Oh ! n'importe, mon père a passé une partie de la nuit à faire des nouvelles étrangères pour le journal qu'il rédige ; ainsi je ne crois pas qu'il soit près de s'éveiller.... Je suis aujourd'hui la première arrivée.... Si j'osois appeler !.... Ce cher Arlequin, combien il me tarde de le voir ! hélas ! c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que j'aurai ce bonheur. Quand mon père et le citoyen Gilles sont éveillés, il ne m'est plus permis que de penser à lui.... Parce que cet imbécille de Gilles, profitant de la circonstance, fait un plus grand débit, mon père croit

son fonds de boutique meilleur, et veut que ce soit le seul parti digne de moi ; mais je ne saurois l'aimer, et encore moins lui pardonner le mauvais tour qu'il a fait à mon Arlequin.

Air : Pourriez-vous bien douter encore ?

Autrefois, de la France entière,
On accouroit chez Arlequin ;
Mably, Rousseau, Francklin, Voltaire,
Se trouvent dans son magasin :
On venoit chercher à la ronde
Ces bustes chers au genre humain ;
Mais pour éloigner tout le monde
Gilles s'est rendu son voisin.

Des grands hommes du nouveau style,
Gilles tient un assortiment ;
Aussi n'est-ce plus que chez Gilles
Que la foule vient à présent.
On remarque, au temps où nous sommes,
Par un jeu cruel des destins,
Que toujours de pareils grands hommes
Ont fait du tort à leurs voisins.

Mais, quoi qu'il arrive, Arlequin me plaira toujours davantage dans son honnête médiocrité, que Gilles avec son brillant fonds de commerce. J'entends ouvrir une boutique, c'est celle d'Arlequin : cachons-nous pour jouir de son impatience. (*elle rentre chez elle et va se cacher derrière la jalouse.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE, *derrière la jalouse.*

ARLEQUIN, *ouvrant sa boutique.*

Air : Toujours, toujours, il est toujours le même.

Toujours, toujours, j'aimerai Colombine ;
Ses jolis yeux,

Son souris gracieux,
Ses petits pieds mignons, sa fripponne de mine!...
Mon cœur ivre d'amour
Se redit chaque jour :
Toujours, toujours, j'aimerai Colombine !

(*Il tousse en regardant la jalousie.*) Elle ne répond pas au signal.... elle dort peut-être encore.... il me semble pourtant que sa fenêtre n'est pas fermée. (*Il se lève sur la pointe des pieds.*) Maudite jalousie ! tu me fais bien payer cher, ce matin, le service que tu m'as rendu dans notre dernier rendez-vous, pendant que le citoyen Cassandre étoit chez son imprimeur ! Je me souviens encore des couplets que je t'adressai dans mon délire.... Attends, puisque Colombine n'arrive pas, je vais te les chanter ; car enfin je ne t'en veux pas, à toi ! Attends, ma bonne amie.... ah ! bon ! m'y voici.

Air : *De la croisée.*

On a, dans l'empire amoureux,
Long-temps célébré la croisée ;
Elle fait des amans heureux
Et leur offre une route aisée :
Sous les auspices de l'amour,
Dans les bras de ma tendre amie,
Aujourd'hui je veux à mon tour
Chanter la jalousie. (*bis.*)

(*Il regarde.*) Encore personne ; continuons.

La pudeur et la volupté
Desirent l'ombre et le mystère,
On n'obtient rien de la beauté
Quand un jour trop brillant l'éclaire :
Celle qui vous a su charmer
Résiste-t-elle à votre envie ?
Quand vous voudrez la désarmer
Baissez la jalousie. (*bis.*)

(*Il regarde encore.*) Oh ! mon dieu , mais elle ne vient pas. Je ne pourrai la voir aujourd'hui. Allons , encore un couplet.

L'amour veut des plaisirs secrets,
On tremble toujours quand on aime ;
Pour fuir tous les yeux indiscrets
Un amant prend un soin extrême.
Or , dans un tendre rendez-vous
Avec une beauté chérie ,
Rien ne garantit des jaloux
Comme la jalousie. (bis.)

(*Colombine lève la jalousie en répétant.*)

Comme la jalousie.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE, à la croisée.

ARLEQUIN, transporté de joie.

Ah ! la voici.... c'est elle ! c'est elle ! c'est ma Colombine !...
Bonjour , ma bonne amie. (*il lui envoie des baisers.*) Tiens ,
tiens.... si tu pouvois descendre.

COLOMBINE.

Il commence à se faire tard , mon ami , et mon père pour-
roit nous surprendre.

ARLEQUIN.

C'est ta faute , aussi ; tu t'es fait bien attendre ce matin.

COLOMBINE.

C'est , au contraire , à moi à te faire ce reproche.

ARLEQUIN.

Comment ?

COMEDIE.

7

COLOMBINE.

Où, il y avoit un siècle que je t'attendois ; et pour te punir un peu , je me suis cachée lorsque je t'ai aperçu.

ARLEQUIN.

Tu as donc pu juger de mon impatience?...

COLOMBINE.

Et avoir une nouvelle raison de t'aimer davantage.

ARLEQUIN.

Où ! comme c'est joli ça.... répète , répète encore....

COLOMBINE.

Nous avons autre chose à nous dire.... mon père va bientôt s'éveiller.

ARLEQUIN.

Il croit toujours que nous ne nous voyons pas ?

COLOMBINE.

Sûrement.... il ne soupçonne rien.

Air : Son projet n'est pas manqué.

Le bon-homme en fait de belles !

On sait que tous les matins

Il nous donne des nouvelles

De tous les pays voisins.

Grace à notre stratagème,

Quand il s'occupe d'autrui,

Mon père ne sait pas même

Ce qui se passe chez lui.

Mais, hélas ! le moment approche où nous n'aurons plus de ruses à employer.... Mon mariage avec Gilles est presque arrêté.

ARLEQUIN.

Que dis-tu ?

COLOMBINE.

La vérité....

LES BUSTES,

ARLEQUIN.

Non, non, non... cela ne se peut pas... tu m'as juré de n'aimer que moi; je t'ai fait le serment de n'adorer que toi.

COLOMBINE.

Tout cela est bien vrai... cependant..

ARLEQUIN.

Non, pas de cependant... je l'emporterai sur Gilles...

COLOMBINE.

Il a pour lui la richesse...

ARLEQUIN.

Et nous avons l'amour... ce qui vaut mieux que tout ce qu'il possède...

COLOMBINE.

A nos yeux, mais pas à ceux de mon père...

ARLEQUIN.

Tu me désolés !... mais non; pas encore tout-à-fait : il me reste un espoir; je me persuade qu'il ne sera pas trompé. Ton père pourroit fort bien avoir compté sans son hôte. (*Montrant sa boutique.*) Mes grands hommes sont de tous les temps et de tous les pays; leur mémoire sera toujours chérie, et tous les cœurs seront leurs Panthéons : au lieu que ceux de Gilles ne sont que les idoles du moment, et peut-être avant peu... Enfin, tu verras... tu verras...

Air : Jeunes amans, cueillez des fleurs.

Sous le règne de la terreur,

On vit la timide innocence,

De ces bustes qui font horreur

Garnir ses foyers par prudence;

Mais aujourd'hui, qu'en est vraiment libre,

On ne voudra plus d'un portrait

Dont le féroce caractère,

A chaque instant rappelleroit

La mort d'un époux ou d'un père.

COLOMBINE.

COMEDIE.

9

COLOMBINE.

Puisses-tu ne pas t'abuser !...

ARLEQUIN.

Oh ! je vois clair... les esprits sont à la hauteur.

COLOMBINE.

Quoiqu'il arrive , compte toujours sur le cœur de ta Colombine...

ARLEQUIN.

Oh ! que ne puis-je tenir ta jolie menotte ; comme je la baiserois !... *(on entend la voix de Cassandre qui appelle Colombine)*.

COLOMBINE.

Mon dieu ! j'entends mon père qui m'appelle... *(plus haut.)*
Allons, mon père...

ARLEQUIN.

Avant de me quitter, envoie-moi du moins un petit baiser !

COLOMBINE, *lui envoie un baiser.*

Tiens. *(Arlequin semble le tenir et le presser contre son cœur)*.

ARLEQUIN.

Je l'ai... Sans adieu... *(Colombine se retire en baissant la jalousie)*.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul.* *(il paroît toujours tenir contre son cœur le baiser de Colombine, et craint de le laisser échapper)*.

Non, baiser délicieux , tu ne t'échapperas pas... je t'en prie, reste avec moi... j'ai besoin de toi... qui me consoleroit de l'absence de Colombine ?... *(il entre dans sa boutique et met le baiser sous sa veste.)* Là... tu ne me quitteras pas, je t'associe à

B

mon commerce, et je suis sûr que tu me porteras bonheur.
 Nous allons d'abord mettre tout en ordre. (*il place un buste de Rousseau.* Rousseau ! tu dois bien l'aimer, celui là... il t'a peint en traits de feu sur la charmante bouche de son Eloïse... (*il prend de suite les bustes de Voltaire et de Franklin.*)
 Voltaire ! Franklin !... Dis, mon bon ami, tu les aimes aussi, ceux-là?... tu aimes tous les amis de la nature, toi !
 Eh bien ! chantons nous deux....

Air : *Des pendus.*

Est-il plus étonnant trio
 Que *Franklin, Voltaire et Rousseau ?*
 Qui fut plus fameux sur la terre
 Que *Rousseau, Franklin et Voltaire ?*
 Qui fut plus cher au genre-humain,
 Que *Rousseau, Voltaire et Franklin ?*

(*Pendant ce couplet, Gilles ouvre sa boutique, et range ses bustes en chantant.*).

GILLES.

Air : *Voilà la manière.*

Plaçons Châllier sur le devant,
 Marat par-derrière;
 Couronnons-les civiquement...
 Pour m'en defaire promptement :
 Car c'est-là la manière
 De vendre à présent.

Deuxième couplet.

(*Il regarde la boutique d'Arlequin.*).

Arlequin passe tristement
 La journée entière,
 Sans vendre un buste seulement ;

COMÉDIE.

11

Mon pauvre confrère, vraiment,
N'a pas la manière
De vendre à présent.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, GILLES.

ARLEQUIN, à part, dans sa boutique.

Où ! voilà notre voisin qui ouvre sa boutique.

GILLES laisse tomber un buste de Marat.

Pardine, je suis un grand étourdi !

ARLEQUIN, accourant.

Que vous est-il donc arrivé, citoyen Gilles ?

GILLES, de mauvaise humeur.

Ce qui m'est arrivé, vous le voyez bien ; j'ai cassé un
Jean-Paul Marat.

ARLEQUIN.

Air : C'est ce qui vous enrume.

Ne vous mettez point en courroux,

De grace, Monsieur Gilles...

Dites-moi !... que ne vendez-vous

Des bustes moins fragiles ?

GILLES.

Eh ! point du tout... c'est toute matière, au contraire ;
le vrai est que je suis un mal-adroit... c'est d'un mauvais
augure.

ARLEQUIN.

Oui ; c'est ce que me disoit ma mère toutes les fois que
je cassois une cruche ou un plat.

LES BUSTES.

GILLES.

Si je travaillois comme ça tous les matins, je ferois un joli commerce.

ARLEQUIN.

Oh ! il faut espérer que bientôt vous n'en casserez plus...

GILLES.

En attendant, il faut que j'en aille chercher un autre dans mon magasin... Au revoir. (*il sort.*)

ARLEQUIN.

Sans adieu. (*seul, en regardant les débris du buste.*) Je crois que ce buste là n'a pas mal fait de prendre son parti d'avance : mais les affaires de monsieur Gilles ne doivent pas me faire négliger les miennes.

» Je vais donner une heure au soin de mon empire,

» Et le reste du temps sera tout à Zaire.

(*il rentre dans sa boutique.*)

SCENE VI.

CASSANDRE, COLOMBINE.

(*ils sortent de leur maison.*)

COLOMBINE.

Mon père, tarderez-vous à rentrer ?

CASSANDRE.

Non... je vais me promener un peu... je suis curieux de savoir ce qui se passe... Hier j'ai remarqué des signes... des symptômes de mécontentemens, qui ne laissent pas de m'inquiéter.

COLOMBINE, riant.

Quoi ? sérieusement...

CASSANDRE.

Il est trop vrai. J'ai entendu crier dans plusieurs endroits : à bas les jacobins, les terroristes, les antropophages ! et j'ai vu le moment où l'on brisoit le buste de Marat.

COLOMBINE, *riant plus fort.*

En vérité...

CASSANDRE.

Tu ris... ce n'est pas qu'au fond j'en sois plus fâché que toi ; mais c'est que j'ai peur qu'on me fasse un crime d'avoir employé la plus grande partie de ma feuille à rapporter les séances des jacobins, et d'y avoir joint d'assez longs commentaires.

COLOMBINE.

Mais, au contraire, on vous en saura gré... vous avez rendu service à l'humanité en publiant leurs forfaits. Allez, allez, soyez sans inquiétude, et croyez que si tel et tel personnage qu'on a tant fêté, jouoit avant peu au saint déniché, il auroit moins qu'il ne mérite...

CASSANDRE.

Oh ! je crois bien qu'on en viendra là...

COLOMBINE.

Air : Colinette au bois s'en alla.

Comme chacun applaudira,
Comme à part soi chacun dira :

Talladeridera, talladeridera ;
L'intrigue te divinisa,
Le crime t'immortalisa,

Talladeridera, talladeridera ;
Mais la France enfin respira,
Dans la poussière tu rentras,
Et chacun, j'espère,
Bien gaîment encor répètera
Qu'il est bien là,

LES BUSTES,

Mon dieu, qu'il est bien là ;
N'y a pas de mal à ça, mon cher père,
N'y a pas de mal à ça.

CASSANDRE.

Je ne dis pas tout-à-fait le contraire.

COLOMBINE.

Je vous le répète, rassurez-vous... le peuple a ouvert les yeux ; il est juste, et il saura distinguer l'innocent du coupable. (*en riant.*) Il vous pardonnera vos commentaires.

CASSANDRE.

Allons, je vais, comme je t'ai dit, sonder un peu l'esprit public.

COLOMBINE.

Je crois que vous le trouverez bien disposé.

CASSANDRE.

Oh ! je verrai cela bien vite... tu sais quelle est ma pénétration.

COLOMBINE, *le regardant de la tête aux pieds.*

Oh ! ça... vous avez eu soin de vous costumer de manière... vous m'entendez ; je sais qu'on ne s'en rapporte plus à l'habit ; mais il vaut toujours mieux ne donner lieu à aucun doute.

CASSANDRE, *avec dignité.*Air : *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Ah ! garde-toi de ce soupçon abject,
Je prétends que mon seul aspect
Inspire du respect.
Tu vois que ma barbe est faite,
Que j'ai fait une toilette ;
J'ai ma canne à bec,
Habit brodé, boutons de pincebec,
Culotte noire avec

Veste en velours d'Utrecht.
Le costume est, je crois, correct,
Pour n'être pas suspect.

Ainsi tu vois que de ce côté-là...

COLOMBINE.

A la bonne heure.

CASSANDRE.

Je puis marcher tête levée...

SCÈNE VII.

*Les précédens, GILLES paroît dans sa boutique et met
un autre buste à la place de celui qu'il a cassé.*

GILLES.

Ah, ah ! le citoyen Cassandre et sa fille !... (*il court à eux.*)
Citoyen et Citoyenne, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter
le bonjour.

CASSANDRE.

Ah ! bonjour, citoyen Gilles.

GILLES.

Comment se portent le Citoyen et la Citoyenne ?

COLOMBINE.

Fort bien, citoyen ; je vous remercie de l'intérêt...

GILLES.

Vous n'ignorez pas que je brûle toujours pour vous d'un
amour excessif?... Je le dis devant votre père, parce qu'il
me l'a permis : n'est-cepas, citoyen Cassandre ?

CASSANDRE, indécis.

Oui... je crois avoir approuvé... (*Arlequin sort de sa
boutique ; Colombine lui fait signe de venir tout doucement
pour entendre la conversation : Arlequin s'approche.*)

GILLES.

Oh ! j'ai votre parole , et j'y compte.

ARLEQUIN , à part.

Oui , comptes , comptes...

CASSANDRE.

Je ne vous la retire pas... (à part.) Nous verrons comment les choses tourneront.

GILLES.

Vous savez que mon commerce fleurit chaque jour davantage...

ARLEQUIN , à part.

Tu n'en tiens pas encore le fruit.

CASSANDRE.

Oui , je sais cela... enfin , nous verrons... J'ai dans ce moment-ci des affaires plus pressées... Allons , rentrez ma fille... (à Gilles.) Je vais faire un tour. Au revoir.

GILLES.

Sans adieu , Citoyen ; sans adieu , belle Colombine.

COLOMBINE.

Votre servante , citoyen. (*Arlequin se retire pour ne pas être vu.*)

CASSANDRE , à Colombine.

Je te défends expressément de sortir pendant mon absence : j'ai mes raisons.

COLOMBINE.

Cela suffit , mon père. (*elle rentre dans la maison , et Cassandre sort par le fond.*)

SCÈNE

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES, *se croyant seul.*

ELLE est jolie, cette petite Colombine ; mais j'aime encore mieux ses assignats que sa figure... La beauté est quelque chose... mais l'argent...

Air : On a demandé souvent (des deux Hermites).

Il faut n'avoir en tout temps
Que son intérêt pour guide ;
Depuis mes plus jeunes ans
C'est lui seul qui me décide. (*bis.*)
L'esprit, les mœurs et le talent
Sont de bien tristes apanages :
Ce qui fait les bons mariages
C'est l'argent. (*bis.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Fi le vilain. (*haut.*) Il me paroît, citoyen Gilles, que vous êtes déjà consolé de la perte de votre buste... vous chantez.

GILLES.

Eh bien ! que vous importe ? est-ce qu'il est défendu de chanter ?... Vous avez toujours un air de me plaisanter... On diroit que vous vous moquez de moi... cela me déplairoit fort, au moins ; je vous en avertis.

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur Gilles, pouvez-vous ?...

GILLES.

Je ne suis point Monsieur... je suis Citoyen.

ARLEQUIN.

En êtes-vous bien sûr ?

GILLES.

La question est bonne... Regardez ma boutique... vous n'y verrez que les martyrs de la Liberté!

ARLEQUIN.

Ce sont-là vos preuves ? je vous en fais mon compliment. Vous appelez ces monstres-là les martyrs de la Liberté ?

GILLES.

Comment, comment, des monstres ! je cours dénoncer une telle injure... Saint Marat ! un monstre ! et vous n'avez pas peur que le ciel vous punisse ?

ARLEQUIN, *lui rit au nez.*

L'avre nigaud !... tu me fais pitié.

GILLES.

C'est bon, c'est bon, tout cela sera rapporté... je vous ferai voir, petit aristocrate, si l'on se moque impunément du bon Marat !... du tendre ami du peuple !... Il y a long-temps que je me suis aperçu que vous n'étiez point patriote...

ARLEQUIN.

Moi, n'être point patriote ! va, mes principes sont connus... je n'ai jamais varié... je n'ai pas, comme toi, changé de marchandise selon les circonstances... J'ai eu moins de débit, mais je n'ai eu sous les yeux que les portraits des bienfaiteurs de l'humanité, et cela m'a consolé...

GILLES.

Tout mieux pour toi... moi, j'ai vu mes bustes sortir de ma boutique, et cela m'a satisfait.

ARLEQUIN.

Il faut espérer que bientôt tu les verras sortir en masse.

GILLES.

Et les tiens ?...

ARLEQUIN.

Les miens reprendront la place qui leur est due... Dis-

moi un peu, je te prie, quelle obligation la France peut avoir à ton sanguinaire Marat et à ton féroce Challier ?

GILLES.

Air : *Notre Directeur est barré, (d'Arlequin afficheur.)*

Je ne connois pas bien, au juste,
Ce qu'ont fait Marat et Challier,
Mais de tous deux je vends le buste
C'est ce qu'il faut dans mon métier,
Qu'importe, quand j'ai de l'ouvrage,
Qui je tiens dans mon magasin !
Avant de faire leur image
Je vendois celle de Mandrin.

ARLEQUIN.

Quel horrible trafic ! eh bien ! moi, si je vends Rousseau, Voltaire, Francklin, c'est que je puis dire du premier ;

Air : *Je suis afficheur, je devrois.*

A former nos mœurs et nos loix
Ce bon cœur travailla sans cesse ;
A l'Homme il a donné ses droits,
Son Héloïse à la Jeunesse :
Et peu content s'il n'obtenoit
La commune reconnoissance,
En même temps il destinoit
Son Emile à l'enfance. } (bis.)

Je dirai de Voltaire :

Air : *Jeunes filles et jeunes garçons.*

Il a su dans tous ses écrits
Combattre les rois et les prêtres ;
Des préjugés de nos ancêtres
Il a su purger nos esprits.
De l'aveugle imposture

LES BUSTES,

Le sceptre se brisa !....

Et ces préjugés là ,

Qui les remplacera ?

La nature. (bis.)

Du bon Francklin :

Air : *Le bailli du hameau voisin.* (De la famille indigente.)

Quand ce grand homme travailloit

À rendre libre l'Amérique ,

Quelques bons Français , en secret ,

Nous préparoient la République !

Mon voisin , savez-vous

Pourquoi nous sommes tous

Sortis de l'esclavage ?

C'est que Francklin chez nous

Avoit fait un voyage. (bis.)

Cela ne veut pas dire que je me borne à ces trois grands hommes.... Mais en Révolution « *un jour fait un grand homme , un moment le détruit* » ; et j'attends que le temps décide , pour me décider moi-même.

GILLES.

Ce que tu dis est fort touchant ; mais vive la pratique !
(*Des citoyens en foule arrivent en chantant le refrain du Réveil du Peuple.*)

» Partage l'horreur qui m'anime ,

» Ils ne nous échapperont pas.

UN CITOYEN.

Cherchons, mes amis , cherchons.... il y a par ici un vendeur de bustes.

GILLES , à Arlequin.

Voilà des chalands... c'est sûrement à moi qu'ils en veulent... adieu. (*il entre dans sa boutique.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, GILLES, LES CITOYENS.

*ARLEQUIN, à part, regardant les Citoyens.**Il y a quelque chose là-dessous.**(Les Citoyens s'approchent de la boutique de Gilles.)*

UN CITOYEN.

*Eh ! eh ! voilà précisément ce que nous cherchons. (à Gilles.) Mon frère, est-ce à toi cette boutique ?**GILLES, satisfait, et prenant le ton des marchands des rues.**Oui, Citoyen ! voyez mes bustes ; voyez, ils sont tous d'après nature, et je vous en accommoderai à bon marché.*

LE CITOYEN.

*C'est tout ce qu'il nous faut... Tu ne vends que ces bustes là ?**GILLES, se rengorgeant.**Assurément, Citoyen, et je serois bien fâché d'en vendre d'autres.... Ah ! je suis républicain.**ARLEQUIN, à part.**C'est un petit Robespierre....**LE CITOYEN, avec chaleur.**Connois-tu le décret de la Convention, qui ordonne que la mémoire de ces hommes là ne sera transmise à la postérité, s'ils sont jugés dignes de cet honneur, que dix ans après leur mort ?**ARLEQUIN, transporté de joie, fait mille lazis.**Est-il possible !....*

GILLES.

C'est une plaisanterie du Citoyen.

LES BUSTES,

LE CITOYEN.

Sais-tu que l'opinion publique a déjà prononcé qu'ils n'auroient que l'immortalité à laquelle on condamne les scélérats ?

GILLES.

Ah ! mon dieu.... qu'osez-vous dire là !.... (à part.) Cet homme est fou... (haut) Mais venons au fait, que desirez-vous ?...

LE CITOYEN.

A combien peux-tu évaluer le fonds de ta boutique ?

GILLES.

Citoyen, c'est suivant le degré d'estime et de respect qu'on a pour mes bustes.

LE CITOYEN.

En ce cas, dis-nous bien vite le *minimum*.

GILLES.

Citoyen, nous nous arrangerons facilement.

LE CITOYEN.

Prends ce porte-feuille, il contient plus qu'ils ne valent, mais nous voulons te prouver que pour le peuple toute propriété est sacrée. (aux autres Citoyens.) Allons, mes amis, prenez. (chaque citoyen prend un buste.) (À Gilles.) Et pour toi, profite de l'avis que nous allons te donner.

Air : *La vertu seule est la lumière. (Du club des bonnes gens.)*

Il faut, dans une République,
S'élever contre les abus ;
Jamais la couronne civique
Ne doit se donner qu'aux vertus.
Il faut être plus économe
Des palmes qu'on accordera,
Et n'avoir plus que des grands hommes
Que toujours on respectera.

GILLES.

Quoi ! vraiment on dit cela aujourd'hui ?

LE CITOYEN.

Et on le dira toujours....

ARLEQUIN, à part.

Il faut l'espérer.

LE CITOYEN, appercevant la boutique d'Arlequin.

Même air que le précédent.

Quoi ! dans la boutique voisine
Des Voltaires et des Rousseaux !
C'est à leur front que je destine
Ce prix de leurs nobles travaux.
La France entière les couronne,
Et respecte leur souvenir !....
Les lauriers qu'ici je leur donne,
Le temps ne pourra les flétrir !

(Il prend les couronnes qui étoient sur les bustes de Gilles,
et va les porter sur ceux d'Arlequin, qui saute à son cou.)

ARLEQUIN.

Digne Citoyen ! permettez-moi de vous embrasser : il y
a bien long-temps que j'aspire à ce délicieux moment.

LE CITOYEN.

Eh bien ! rejouis-toi, il est arrivé....

GILLES.

Comme tout change, pourtant !....

LE CITOYEN, aux autres.

Air : Du Réveil du Peuple.

Allons, amis, purgeons la terre
De ce qui retrace à nos yeux
Ces monstres, qui, dans leur colère,

LES BUSTES,

Nous avoient envoyés les dieux !
 Il faut, pour notre propre gloire,
 Que nos tyrans soient par nos mains
 Portés du temple de mémoire
 Au panthéon des Jacobins.

(Il sortent tous en répétant les derniers vers ; Arlequin
 fait chœur.)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, GILLES.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon pauvre Gilles !... tu ne t'attendois pas à un
 pareil débit....

GILLES.

Oh ! je sais bien que vous allez me railler.... Mais suis-je
 le seul qui se soit trompé aussi lourdement ?...

ARLEQUIN.

Allons, allons, console-toi.... je te dédommagerai.

GILLES, pleurant.

Eh ! comment ?

ARLEQUIN, lui essuyant les yeux.

Ne pleure pas.... écoute-moi.... dès ce jour je te prends
 pour mon associé, et je réponds qu'une fois réunis, nous
 ferons bientôt fortune... Mais cela, à deux conditions.

GILLES.

Lesquelles ?

ARLEQUIN.

Que d'abord nous ne vendrons que les bustes des vrais grands
 hommes.

GILLES.

GILLES.

Oh ! d'accord....

ARLEQUIN.

Et que tu renonceras à l'espoir d'épouser Colombine.

GILLES.

Je crois pourtant que je l'aime un peu.... Mais je fais une réflexion qui me détermine à te la céder de bon cœur ; c'est que les fonds qu'elle apportera entreront dans notre commerce.

ARLEQUIN, *l'embrasse.*

Que je t'embrasse !

GILLES.

Dès ce moment je ferme ma boutique, et je m'établis dans la tienne.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, GILLES, COLOMBINE,
à la croisée.

COLOMBINE, *à part.*

Toujours ce vilain Gilles avec mon Arlequin.

ARLEQUIN, *apercevant Colombine.*

Colombine ! Colombine ! viens donc vite.

COLOMBINE.

Je ne puis descendre, mon père m'a défendu de sortir avant son retour.

ARLEQUIN.

Eh bien ! le voici justement.

COLOMBINE.

A la bonne heure.... je descends.

SCÈNE XII.

*Les précédens, CASSANDRE, hors d'haleine,
COLOMBINE, accourt.*

CASSANDRE, à Colombine.

Où, oui, viens vite... Oh ! mes amis, que de nouvelles
j'ai à vous apprendre !

GILLES.

Ah ! pardine, nous en avons de belles aussi.

ARLEQUIN.

Je vous en réponds....

COLOMBINE.

Quoi donc ?

CASSANDRE.

Air : Ah ! Monseigneur ! ah ! Monseigneur !

J'entrois dans le café voisin,
Le peuple est arrivé soudain,
Challier, Marat ont fait un saut
De leur niche dans le ruisseau ;
S'ils vont jamais au Panthéon
C'est par eau qu'ils arriveront.

GILLES.

Il y a vraiment une révolution dans les bustes.

ARLEQUIN, à Cassandre.

Air : La boulangère a des écus.

Sachez un triste événement
Que je ne puis vous taire ;
Ceux de Gilles, plus lestement,

Y sont allés par terre,
Vraiment !

Y sont allés par terre.

CASSANDRE.

Bon ! comment, mon pauvre Gilles....

GILLES.

Oh ! mon dieu oui, sans rémission.

CASSANDRE.

Que veux-tu ? il faut nous consoler ensemble.

GILLES.

Oh ! j'ai pris mon parti.

CASSANDRE.

Je ne vous ai pas encore tout dit. J'allois, suivant ma coutume, dans la tribune des Jacobins, où je prends des notes pour mon journal.

Air : Où s'en vont ces gais bergers.

Se peut-il qu'en un moment

Tout change de la sorte ?

J'apperçois en arrivant

Une nombreuse escorte

Qui posoit assez joyeusement

Les scellés sur la porte !

COLOMBINE.

La fête sera complète !

GILLES.

Ces pauvres Jacobins !....

CASSANDRE.

Air : Trouver à qui parler.

Les forcer à se taire

C'est porter un grand coup ;

Mais ce parti sévère

Va me gêner beaucoup, (bis.)

LES BUSTES,

ARLEQUIN, *avec ironie.*

Oh ! ils chercheront les moyens d'é luder cette loi-là
comme les autres.

Et le peuple qui les honore
S'ils veulent s'assembler,
Leur fera bien encore
Trouver à qui parler ! *(bis.)*

CASSANDRE.

Oh ! ils se résigneront , ils ont déjà quitté le costume
et la coëffure.

ARLEQUIN.

Ils pouvoient s'épargner cette peine.

Air : L'amour est un enfant trompeur.

Les Jacobins sont peu rusés ,
Mon cher , je vous assure ;
Car , dans Paris , on est assez

Libre sur la coëffure :

Et d'ailleurs , voyez donc le grand crime de porter les che-
veux plats !

Ces messieurs , pour être excusés ,
Devroient dire qu'ils sont frisés

A l'air de leur figure. *(bis.)*

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Mais ne sais-tu pas mon chagrin ? ne pouvant plus rendre
compte des séances des Jacobins , que deviendra ma feuille :
je serai forcé d'en laisser une page en blanc,

ARLEQUIN.

Eh ! pourquoi donc ?

Air : Du serin qui te fait envie.

N'est-il pas une autre manière
D'être digne du nom Français ?
Dans votre feuille populaire

Rendez compte de nos succès,
Bien loin que faute de matière,
Il en reste une page en blanc,
Vous serez obligé, j'espère,
D'y joindre encore un supplément. (bis.)

CASSANDRE.

C'est le parti que je vais prendre pour expier, s'il est possible, mes erreurs passées... Cependant tout cela dérango un peu mes projets... et je t'avoue, mon pauvre Gilles...

GILLES.

Je devine ce que vous voulez me dire... mais, qu'à cela ne tienne, nous n'en serons pas moins bons amis.

CASSANDRE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Oui, citoyen Cassandre, Gilles ne prétend plus à la main de votre fille, il n'y a plus entre nous de rivalité; il s'est associé à moi, ainsi ma fortune va se rétablir; et si vous me jugez digne d'être votre gendre...

CASSANDRE.

Eh bien ! soit. J'ai toujours penché en secret pour cette union : d'ailleurs, ma fille t'aime, et je ne veux que son bonheur.

ARLEQUIN, transporté de joie.

Mon bon papa, mon cher papa !

COLOMBINE.

Quel heureux jour !

GILLES.

Oui, il est gentil...

CASSANDRE.

Allons, mes enfans, soyez heureux !... soyons-le tous les quatre... Chérissons notre patrie ; ne voyons jamais que

ses vrais intérêts. Et toi, Gilles, ferme pour toujours cette boutique ; laisse-y cette enseigne, elle nous rappellera et elle apprendra à tous ceux qui la liront, ce qu'on gagne à être des hommes de circonstance.

VAUDEVILLE.

Air : *Des montagnards.*

CASSANDRE.

Premier couplet.

Les Jacobins régnoient en France
Par le vol et l'assassinat ;
Ils ont usé de leur puissance
Pour immortaliser Marat. (bis.)
Je voudrois bien savoir d'avance,
Que dira la postérité,
De tous ceux que la circonstance
Conduit à l'immortalité. (bis.)

ARLEQUIN.

Deuxième couplet.

Peuple éclairé, par cet exemple,
A l'avenir oseras-tu
Admettre dans le même temple
Le crime auprès de la vertu ? (bis.)
Ah ! désormais, par la prudence,
Que ton jugement soit dicté ;
Et que jamais la circonstance
Ne mène à l'immortalité. (bis.)

GILLES.

Troisième couplet.

Je vais donc quitter mon enseigne
Et déménager promptement ;
Mais quoi ! faut-il que je m'en plaigne,
Lorsque je gagne au changement ? (bis.)

COMÉDIE.

31

Je prends un fonds qui, dans la France,
Ne sera jamais culbuté :

(montrant son enseigne et celle d'Arlequin.)

Voilà comment la circonstance

Me mène à l'immortalité. (bis.)

COLOMBINE, au Public.

Quatrième couplet.

Ouvrir les yeux de la Patrie

Sur de perfides oppresseurs ,

Offrir de l'encens au génie ,

Tel est le but de nos auteurs. (bis.)

Leur ouvrage est sans importance ,

Ah ! qu'il ne soit pas rejeté :

Ils l'ont fait pour la circonstance ,

Et non pour l'immortalité. (bis.)

FIN.

